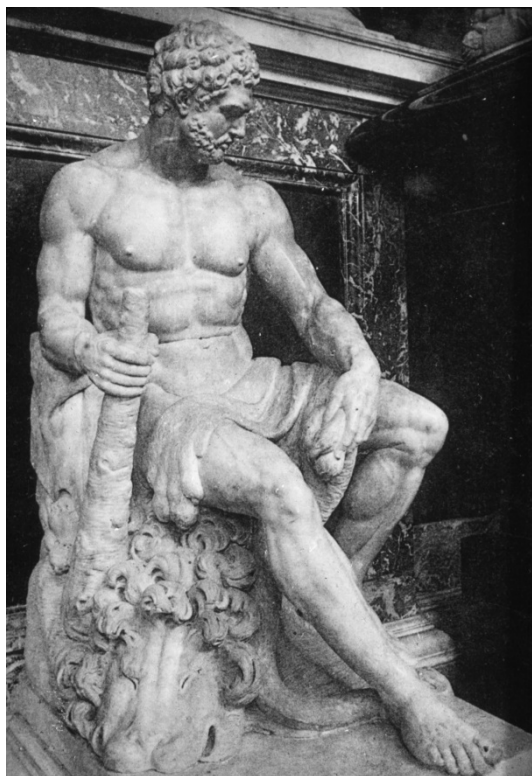




Statue d'Hercule, tombeau d'Henri II de Montmorency à Moulins (Allier), Michel et François Anguier, Thibaut Poissant, Thomas Regnaudin. 1649-1652. Cliché Gabriel Gay - Mairie de Toulouse, Archives municipales, 51Fi1706.

DANS LES ARCANES DE

Travail de dingue

Herculéen, sisyphéen. Ainsi pourrait-on qualifier le travail des archivistes tant la tâche de collecter aujourd'hui la mémoire de demain paraît immense et parfois illusoire. En effet, est-il vraiment possible d'anticiper les tendances historiographiques des décennies à venir ? Qui aurait pu prévoir, au début du 20^e siècle, l'explosion des *gender studies* que nous voyons actuellement ? Et pourtant, fort de nos connaissances archivistiques, nous essayons au quotidien d'assumer cette mission qui prend souvent un air d'éternel recommencement. D'aucuns pensent qu'il faut être un peu fou pour faire ce métier, je ne sais pas, mais passionné, il faut l'être assurément. Je vous invite donc à découvrir le sommaire du n° 149 d'*Arcanes* préparé par des rédacteurs passionnés et passionnants.

Et comment mieux commencer, en matière d'enthousiasme bouillonnant et communicatif, qu'avec Maurice Gourdon. Amateur éclairé, pyrénéiste forcené, photographe éclectique, ses curiosités sont aussi multiples que ses domaines d'activités.

Il en est de même pour les femmes sous l'Ancien Régime sans pour autant que leur soit systématiquement accolé le mot « métier ». Et pourtant au fil des procédures criminelles apparaissent des charrieuses de charbon et autres plieuses et couseuses de livres.

Je ne sais pas s'il y avait beaucoup de plieuses ou couseuses de livre au sein de l'entreprise JOB, mais il y avait sûrement beaucoup de papier. Papier cigarette principalement fabriqué dans les usines de Perpignan, de la Moulasse (Ariège) et de Toulouse que vous retrouverez dans le fonds privé de cette société que nous conservons.

Mais JOB ce ne sont pas que des usines, il y a aussi un hôtel particulier situé boulevard de Strasbourg, faisant office de siège social où l'on trouve même un (faux) château médiéval.

Nous resterons ensuite au Moyen Âge avec les tribulations de deux chapiteaux romans représentant le prophète Job, entre leurs lieux - pas toujours certains - de découverte et leurs institutions de conservation. Si la parole leur était donnée, ils en raconteraient sûrement de belles.

Pour certains, faire parler des pierres est parfois plus facile que de faire parler des personnes. Néanmoins, les Archives ont lancé des collectes de témoignages auprès d'érudits, photographes, architectes, syndicalistes toulousains en leur permettant de partager leurs expériences. Plusieurs dizaines d'heures d'écoute et de visionnage sont à votre disposition sur notre site. Un travail herculéen, je vous disais !

ZOOM SUR

Job-ci Job-là

J'ai fait, ces derniers temps, la très rapide connaissance (à travers une partie de son œuvre) du pyrénéiste Maurice Gourdon (1847-1941). Malheureusement, il me sera bien difficile de vous conter avec exhaustivité son parcours et son histoire, tant son activité me paraît si dense et diversifiée. Tout comme beaucoup d'amateurs éclairés de son époque, il est sur tous les fronts, inépuisable ; il multiplie les passions et domaines d'expertise : géologue, paléontologue, cartographe et dessinateur, il porte à lui seul bien des casquettes, menant avec beaucoup de talent ces jobs tous plus variés les uns que les autres.

Il s'intègre dans tout un pan de l'histoire de la photographie toulousaine de la fin du 19^e siècle, celle d'hommes très éloignés de toute forme de préoccupations financières, pour qui la photographie n'est en aucun cas leur fond de commerce. Ces passionnés consacrent tout leur temps et/ou carrière à la science. Plusieurs auteurs me viennent en tête et, à leur évocation, je ne peux que vous inviter à découvrir les images glanées sur notre base de données, signées des grands noms de cette époque : l'ancien directeur du muséum d'histoire naturel Eugène Trutat, l'archéologue Émile Cartailhac, le chimiste Charles Fabre ou le spéléologue Félix Régnaud.

Membres de sociétés savantes, amis et associés, ils s'accordent tous sur la place primordiale qu'occupe ce médium, encore bien récent qu'est la photographie, dans l'ensemble de leurs travaux. Cette invention permet enfin aux experts de rendre compte, fixer et reproduire des phénomènes naturels et humains avec une précision, une exactitude et une facilité jamais égalée auparavant. Tous les champs d'étude y passent : l'archéologie, l'anthropologie, l'ethnologie, la géologie, la paléontologie et bien d'autres... car laissez-moi vous dire que dans cette énumération déjà foisonnante, j'en oublie très certainement. Ils photographient non seulement les mutations que connaît la ville de Toulouse durant ces années-là, mais aussi les sommets et sentiers pyrénéens fraîchement découverts, autant que des expéditions dans des contrées lointaines. Nous avons l'exemple ici d'un cliché de projection, réalisé par Maurice Gourdon lors de son excursion en 1906 vers l'île du Spitzberg, sur lequel posent un groupe de Lapons à Tromsø en Norvège. Je ne sais pas vous, mais de mon côté, je ne cesse d'être fascinée par ce temps de l'histoire : là où la science, l'image, voire la poésie, se rencontrent et finissent par s'entremêler et s'alimenter l'une l'autre.



Groupe de Lapons à Tromsø (Norvège) lors de l'expédition au Spitzberg, 1906, Maurice Gourdon – Mairie de Toulouse, Archives municipales, nc.

Et oui, n'oublions pas que si la photographie se met avec brio au service de ces érudits, sa pratique nécessite quant à elle des compétences pointues en optique et en chimie pour en maîtriser les diverses techniques et procédés. Petit clin d'œil à Maurice Gourdon : ici, dans la peau d'un apprenti chimiste, il nous livre ses recettes, certainement expérimentées des heures durant dans une chambre noire, tout comme on tenterait de dégouter l'assemblage parfait des ingrédients pour cuisiner le gâteau de quatre heures le plus savoureux possible. Je pense aussi à Félix Régnault, qui dessine à même le négatif papier (ou calotype pour les intimes) pour retoucher avec précision son image et faire naître en nous toujours plus de magie et d'émerveillement.

DANS LES FONDS DE

Des femmes sans job ?



Varkensslacht [abattage de porcs – bien qu'il soit possible qu'il s'agisse là d'un veau].
Dessin à l'encre sur papier par Cornelis Ploos van Amstel
(d'après une oeuvre de Jan Saenredam ?). Entre 1778 et 1787.
Rijksmuseum Amsterdam, inv. n° RP-P-1944-43.

Si on laisse de côté les légions entières de filles de service, de femmes de chambre et de moniales, bien malin qui saurait dire ce que font les femmes. Certes, on imagine que la femme du boulanger vend le pain de son mari à la boutique, que la femme du boucher fait risette derrière son étal et puis... c'est tout. Ah si il y a aussi les revendeuses, les blanchisseuses et les cabaretières. Voilà, un Ancien Régime décidément bien pauvre lorsqu'il s'agit d'identifier les travail des femmes, de nommer leurs activités professionnelles. Point de corporation pour elles¹, donc point de métier formellement identifié et reconnu.

Et si tout cela n'était qu'une simple question de langage? Un vocabulaire qui n'a pas pensé que le mot « métier » pouvait aussi se décliner au féminin ? Du coup les femmes que l'on découvre et que l'on lit dans les archives expliquent quelquefois (et timidement encore) leurs « activités », leurs « occupations », sans jamais employer le mot de métier. Pour les autres, la grande majorité préfère se présenter en mettant en avant le métier de leur époux ou de leur père ; c'est bien plus simple.

Dans ce courant actuel de l'histoire qui cherche à promouvoir la femme pour lui rendre sa place, il est évident que la tâche des chercheurs est malaisée quand il s'agit percevoir la réalité du travail au féminin. Même les archives judiciaires, qui font habituellement plus de cas de femmes, ne peuvent rien faire face à cette pauvreté de langage.

Il faut alors s'employer à débusquer leurs activités, leurs occupations, en s'acharnant à lire l'intégralité des interrogatoires, des plaintes, des témoignages, jusqu'aux arides exploits d'assignations délivrés par les huissiers. Là, à force de patience, voilà qu'émergent enfin peu à peu des garnisseuses de chapeaux, des tresseuses de cheveux (pour les perruques), des plieuses et couseuses de livres. Encore un petit effort et l'on découvre charrieuses de charbon, femmes portefaix (on n'a toujours pas inventé le féminin), grappes entières de couseuses ou brodeuses travaillant chez elles, seules ou en véritables ateliers. La fin du 18e siècle voit encore apparaître une nouveauté (mais ne serait-ce pas là que l'effet d'une nouveauté de langage ?) : les modistes, les coiffeuses de dames, sans oublier les cuisinières de grandes maisons ou de tripots huppés.

En un mot, l'absence de mots explique certainement en grande part ce vide, ce silence quant au travail des femmes, mais les chercheurs patients qui prendront cette tâche à brasse-corps sauront certainement redonner un équilibre à cet aspect de la société de la fin de l'Ancien Régime.

1. En fait, on verra naître en 1781 une sorte de corporation ouverte aux femmes, il s'agit celle des proxénètes.

Nous vous renvoyons là à la lecture du numéro d'Arcanes de décembre 2015 pour en apprendre plus sur ce métier qui n'est pas du tout ce que vous croyez.

Dans les petits papiers de Job

Ce mois-ci, pour faire le job, nous allons vous parler des archives privées puis plus précisément du fonds Job.

Les archives privées sont constituées de toutes les archives entrées « par voie extraordinaire » dans notre service. C'est-à-dire qu'elles sont dites « privées » dès lors qu'elles ne sont pas produites ou reçues par un agent public, ici un agent de la mairie de Toulouse. Ainsi, nous retrouvons les archives d'entreprises, d'associations, ou encore de familles toulousaines.

Les modes d'entrée sont variés : il est possible de nous donner ses archives : dans ce cas, un transfert de propriété est opéré ; il est aussi possible de déposer ses archives : dans ce cas, le déposant garde la propriété de ses documents ; en revanche, il s'agit d'un mode de moins en moins utilisé par les archivistes ; vous pouvez aussi nous vendre vos archives ou bien nous les léguer ! Que de choix s'offrent à vous !

Voici un petit exemple des fonds privés que nous pouvons conserver chez nous. Le fonds Job est acquis par les Archives municipales de Toulouse en 2003. Née de l'idée du boulanger perpignanais Jean Bardou (1799-1852) de créer un petit livret contenant des feuilles prédécoupées qui permettent de rouler des cigarettes, la société Job est créée en 1903, par les familles Bardou et Pauilhac, et s'installe à Toulouse. Sa forte croissance nécessite rapidement la construction d'une nouvelle usine édifée dans le quartier des Sept Deniers entre 1929 et 1931. Construit sur les plans de l'architecte Pierre Thuriès, le bâtiment principal se veut résolument moderne avec des lignes et des balcons filants, évoquant un immense paquebot. Se développant sur une superficie de 4,7 hectares, l'entreprise fabrique principalement du papier destiné à la mise en cahier du papier à cigarettes.

Tout au long du 20^e siècle, la société Job rayonne tant sur le plan national qu'international avec de nombreuses filiales. Dans les années 1980, les propriétaires décident de la vendre à l'industriel Vincent Bolloré qui ne garde que l'usine des Sept Deniers et celle de Perpignan (qui conditionne les livrets cartonnés). En 2000, l'entreprise est mise en cessation de paiement et s'oriente vers la liquidation judiciaire. Alors que débutent des travaux de démolition en 2003 et en 2005, le « Paquebot » est racheté par la mairie de Toulouse afin d'éviter la destruction de ce bâtiment emblématique d'une entreprise toulousaine majeure du 20^e siècle. Le fonds acheté par les Archives est en grande partie composé des archives « récentes » de l'entreprise, et surtout de sa comptabilité.

L'accès à ces documents est simple comme bonjour : vous parcourez l'inventaire en ligne depuis chez vous, puis une fois votre choix fait, il ne vous reste qu'à venir consulter ces archives en salle de lecture. Et voilà, Job done !



Calendrier publicitaire pour la fabrique de papier à cigarettes JOB, représentant une jeune femme blonde en buste, de trois-quart, vêtue d'une jaquette rouge, fumant une cigarette, 1915. Gabriel Hervé (peintre) et Bernard Sirven (éditeur) – Mairie de Toulouse, Archives municipales, 20Fi1276.



72 boulevard de Strasbourg, détail de la lucarne. Phot. Cadot, Fabien, 2014 (c) Ville de Toulouse ; (c) Toulouse Métropole ; (c) Inventaire général Occitanie. IVC31555_20143100539NUCA.

DANS MA RUE

Il n'y a qu'à traverser la rue pour trouver un Job

En traversant le boulevard de Strasbourg, ce n'est pas 1, ni 2, mais 3 hôtels particuliers Job que vous trouverez, rappelant le souvenir de cette société si importante pour Toulouse du milieu du 19^e siècle jusqu'aux années 2000.

Comme indiqué plus haut, dans les années 1830, Jean Bardou a l'idée de fabriquer et de commercialiser des petits carnets de feuilles prédécoupées destinées à rouler les cigarettes, remplaçant les grandes feuilles d'un papier épais et rugueux que l'on trouvait jusqu'alors. Il s'associe en 1838 à Zacharie Pauilhac : Bardou s'occupe de la fabrication des carnets à Perpignan, Pauilhac de l'expédition et de la vente depuis le quartier des Chalets.

Les descendants des deux familles poursuivent le développement de l'entreprise, la marque grandit et s'étend tout au long de la 2^e moitié du 19^e siècle. Déjà présente depuis 1866 dans cet îlot, la famille Pauilhac acquiert l'ancien hôtel et le gymnase du célèbre athlète Jules Léotard (72 boulevard de Strasbourg et 4 rue de la Concorde) en 1888. Entre la fin du 19^e et le début du 20^e siècle, de nombreuses transformations ont lieu. L'hôtel du n° 72, est réaménagé et étendu jusqu'à la rue Roquelaine pour abriter les appartements de Georges Pauilhac vers 1898. Ce dernier fait également construire la partie de l'hôtel en fond de cour, issue d'un Moyen Âge fantasmé et féérique pour accueillir ses collections d'armes peu de temps après. Un autre hôtel est édifié en 1910 au n° 76 pour Juliette Pauilhac et son époux Antoine-François Calvet. Mélangeant les styles et les époques, ces constructions sont l'œuvre de l'architecte toulousain Barthélémy Guitard. Malgré d'importantes transformations dans les années 1950-1960 pour accueillir le Centre Régional de Documentation Pédagogique de Toulouse, les magnifiques intérieurs Art nouveau de l'hôtel de Georges Pauilhac ont été préservés. Ces édifices abritaient à la fois l'habitation particulière des membres de la famille Pauilhac, qui avaient tous partie prenante dans la société Job, lieux célèbres de la vie mondaine toulousaine de l'entre-deux-guerres, mais aussi des bureaux, des magasins de vente et d'expédition, puis des ateliers, au 4 rue de la Concorde, aux 19 et 17 rue Claire-Pauilhac et au 2 rue Job. Antoine et Pierre Thuriès prennent la suite de Barthélémy Guitard en tant qu'architectes attirés de la famille Pauilhac et réalisent l'usine Job des Sept-Deniers en 1931. Après l'installation du CRDP dans l'hôtel de Georges Pauilhac, les autres propriétés Job du quartier des Chalets sont vendues. Elles ont été depuis transformées pour accueillir des appartements, mais conservent une grande partie des nombreux décors du début du 20^e siècle. À Perpignan, l'hôtel particulier de Jules Pams, frappé lui aussi des armes de JOB

(il avait épousé Jeanne Bardou-Job en 1888), chef d'œuvre de l'éclectisme fin de siècle et de l'Art nouveau, vient quant à lui d'être classé au titre des Monuments Historiques.

SOUS LES PAVÉS

Les archéologues toulousains ont deux Jobs

Non, il ne s'agit pas ici de dire que le travail d'archéologue est si précaire qu'il en faudrait prendre un second job pour survivre. Pourtant nombre de ceux qui exercent cette profession pourraient témoigner que l'on commence souvent sa carrière de façon chaotique. Entre institut public et entreprises privées, entre université et musées, il faut souvent enchaîner incommodément les missions avant d'obtenir, comme Job après ses épreuves, la divine reconnaissance : un CDI...

En fait, c'est bien Job, le personnage biblique, que nous voulons évoquer. Nous avons la chance, à Toulouse, de pouvoir étudier deux chapiteaux romans représentant son histoire, conservés au musée des Augustins. Le plus beau, dont nous présentons une illustration, a été récupéré lors de la démolition du cloître de la Daurade au début du 19^e siècle. L'autre, incomplet, présente une déclinaison identique mais plus fruste du décor du précédent. Sa provenance est problématique bien que l'inventaire actuel du musée indique la cathédrale Saint-Étienne, d'après le catalogue Rachou de 1912. Henri Rachou disait retenir cette origine d'après la Société archéologique du midi de la France, donatrice de cet objet. Or, quand cette société l'a elle-même récupéré en 1887, c'est l'abbaye Saint-Sernin qui avait été évoquée. Donc Rachou a manifestement commis un lapsus entre ces deux églises toulousaines. Objectivement, personne ne pouvait vraiment savoir d'où il venait car il avait été retrouvé sans pedigree dans les locaux de l'Institut catholique, alors que sa forme rectangulaire indiquait qu'il avait été retaillé pour servir de simple moellon. Néanmoins si Saint-Sernin n'était qu'une spéculation, on peut deviner son inspiration : on avait aussi précédemment découvert à l'Institut, en emploi dans des constructions, des pierres tombales qui provenaient bien de cette abbaye. De là à supposer que tous ces matériaux de récupération avaient une même origine... Il faut noter que l'historien Jules de Lahondès proposa de son côté, sur l'argument de la forme, une même provenance de la Daurade pour ces deux chapiteaux.



Chapiteau représentant l'histoire de Job provenant de la Daurade à Toulouse, H. Révoil dessinateur et A. Guillaumot graveur, publié en 1873 dans le troisième tome de *l'Architecture romane du midi de la France*.



De l'usine JOB à l'Espace JOB : vidéo de présentation de témoignages. S. Bourjac, J. Rondeau et A. Guérin – Mairie de Toulouse, Archives municipales, 3Num42 [arrêt sur image à 3:27].

EN LIGNE

Good job

Saviez-vous qu'au-delà des documents sur papier ou sur parchemin, sur film ou sur plaque de verre, sur calque ou sur tissu, versés par l'administration municipale ou confiés (donnés, vendus, déposés) par des particuliers, des entreprises ou des associations, nous conservons également des témoignages ? Ceux de vraies personnes, que l'on peut même voir bien vivantes, avec leurs expressions, leurs sourires, leurs souvenirs. Elles ont accepté de se raconter en se prêtant au jeu des questions d'une équipe de professionnels, pour conserver et transmettre le mieux possible leurs histoires, leurs mémoires.

Les Archives de Toulouse se sont en effet lancées dans la collecte de témoignages oraux (en 2015 avec Maurice Prin, ancien conservateur du couvent des Jacobins) puis filmés (dès 2017, avec l'agence d'architectes Atelier 13, les collaborateurs de Jean Dieuzaide et l'ancienne usine papetière JOB). Depuis, de nouvelles campagnes de collecte ont eu lieu : en 2020, sur l'exil républicain espagnol ; en 2021, sur le quartier Marengo ; en 2022, sur l'intercommunalité toulousaine.

À chaque fois, des recherches et une préparation minutieuse ont été nécessaires afin de garantir le bon déroulement et la qualité des témoignages. Car il ne s'agit pas juste de raconter des souvenirs : si l'entretien doit être conduit avec empathie et justesse, il faut également que le témoin soit « digne de confiance », que ce qu'il dise soit pertinent et fiable, corroboré par d'autres sources documentaires. C'est ce qu'explique très bien Florence Descamps dans son ouvrage de référence *L'historien, l'archiviste et le magnétophone*. Pour en revenir à JOB, nous disposons désormais de sept témoignages, très complémentaires, qui nous éclairent sur le fonctionnement de l'usine, les luttes syndicales qui ont eu lieu de 1995 à 2001, puis la création de l'Espace Job.

Et si vous souhaitez en savoir plus, rendez-vous ici : <https://www.youtube.com/watch?v=sNr35Xj23S0>.

La lettre d'information *Arcanes* est éditée par la Mairie de Toulouse. L'utilisation de tout contenu (image, média, texte) est soumise à autorisation. Les contenus de la lettre d'information *Arcanes* sont donnés à titre informatif, et n'engagent en rien la responsabilité de la Mairie de Toulouse.

MAIRIE DE  TOULOUSE

Contributeurs : J. Aklil, S. Bonnet, M. Comelongue, P. Gastou, C. Javierre, A. Joly, L. Krispin, G. de Lavedan.

☒ Si vous souhaitez recevoir *Arcanes* chaque mois dans votre messagerie, inscrivez-vous sur <https://www.archives.mairie-toulouse.fr/>